

Le médecin, le malade et le mort

Article de C. Luthy

Comme vous sans doute, je me suis souvent dit que je dois être un peu cinglé. Dans notre profession en effet, soit la douleur des autres nous attire, soit elle nous révolte. Mais dans les deux cas de figure, la plupart d'entre nous finissons quand même par préférer nos malades à leurs maladies. C'est dire notre folie.

Dans le duel permanent qui oppose les sciences médicales et l'exercice de la médecine, je me rends également compte combien mes émotions influencent régulièrement mon raisonnement et mes comportements. D'ailleurs, la plupart du temps, nous faisons ce que nous pouvons avec nos patients : nous mettons continuellement nos connaissances à jour tout en sachant que, dans la pratique, nos intuitions supplanteront le plus souvent l'importance de ces savoirs ; nous œuvrons de notre mieux avec les moyens d'une médecine qui transpire constamment les misères de la maladie ; nous essayons de remonter la pente de l'inéluctable ; nous tentons d'éviter que le malade ne craque ou que nous ne cédions nous-mêmes à l'insurmontable ; nous perdons progressivement notre gaîté de carabin tout en nous efforçant de rester humains ; nous prenons de l'âge.

Avec ces constats, il ne fait pas de doute que l'épuisement du thérapeute nous guette sans cesse. La maladie, c'est le rocher de Sisyphe. En plus, aucun thérapeute ne saurait être heureux en soignant une insuffisance respiratoire ou un cancer. Dans ces situations-là et avec nos malades, l'âme gête fort et nos cerveaux ne peuvent que tenter de colmater les brèches.

La dernière fois où je me suis senti vaciller sérieusement, j'avais été appelé par un collègue auprès d'un jeune patient en fin de vie qui présentait des douleurs réfractaires. Evidemment, je ne me doutais pas que ce dernier avait décidé de mourir dans mes bras. En le voyant se redresser sur son matelas et tendre la main vers moi, j'ai rapidement compris cet appel sans qu'aucun doute ne puisse s'insinuer dans mon esprit. Naturellement, le collègue qui m'accompagnait nous a laissés seuls au plus mauvais moment pour répondre à son téléphone. Je me vois encore là, penché au-dessus de ces draps bleus sur lequel gisait ce corps frémissant. Pendant ce temps mes pensées et mon cœur, eux, étaient en apesanteur. J'avais beau avoir l'expérience de ce genre de situations, j'ai violemment ressenti cette difficulté si particulière qui consiste à guider une personne en douceur quelque part par là-bas. Ma

main pétrie dans la sienne, j'aurais pu crier de douleur. J'aurais voulu clamer combien tout ceci était injuste. J'aurais espéré avoir davantage de temps pour dire à cette personne tout notre respect d'avoir mis tant d'efforts à se battre contre la maladie.

– Vous savez, je n'ai plus peur maintenant, me dit le patient. – Je regrette seulement de ne pas avoir eu le courage de m'en aller plus tôt. Tout à coup, il a retenu son souffle avant de dire : – N'est-ce pas que vous le direz aux autres. Et sa tête s'est imperceptiblement posée plus profondément sur l'oreiller. Abasourdi, je suis resté au bord du lit avec mes questions. Je sentais encore nos mouvements de rapprochement. Et même si j'étais pleinement conscient du fait que pour permettre à un sujet de se dire, il convient également d'assumer l'irréversible de l'altérité, je discernais aussi combien mon sentiment de proximité prenait son origine dans la découverte que cet autre était naturellement installé au plus profond de moi. Je crois que c'est la vivacité de cette oscillation qui m'a laissé interdit.

Il pleuvait ce soir-là en sortant de l'hôpital. Pas un petit crachin qui mouille sans le faire exprès. Non, il tombait un déluge qui venait de loin. Des trombes se déversaient qui submergeaient les trottoirs et inondaient les caves. De fortes bourrasques déracinaient les passants. J'ai rapidement compris que tout ceci m'était destiné. Les personnes autour de moi se réfugiaient sous les porches et dans les encoignures des bâtiments. D'autres déployaient leurs parapluies. Je pensais me connaître et pourtant cette averse m'attirait de manière si étrange. Ce soir-là, la pluie m'a à nouveau fait déraper des trajectoires balisées de la médecine. En rentrant chez moi, je sentais l'eau qui ruisselait sur ma veste et qui s'infiltrait par le col. Mais pourquoi ces pensées et ces intuitions fugaces ? Qu'avais-je en tête ce jour pour ressentir les choses de cette manière ? Etaient-ce les jeux de ma conscience qui m'enivraient ? Et pourquoi ce besoin de dire l'insupportable ? Ma décision était prise : je tenterai de mettre ces impressions sur le papier ces prochains jours. Je m'accorderai quelques heures, rien que pour moi. Devant l'écran de mon ordinateur, en me parlant à voix basse, j'aimerais bien alors pouvoir faire quelque chose pour que le monde puisse ensuite se remettre en marche sans trop me faire du mal.

Dr Christophe Luthy
Service de médecine interne de réhabilitation
Département de réhabilitation et gériatrie
HUG, 1211 Genève 14
christophe.luthy@hcuge.ch

25.11.2009